

Un entretien avec... VILLA-LOBOS

Le retour à la nature... C'est un vieux bateau, mais sa coque paraît solide. Il tiendra la mer longtemps encore. En 1930, je n'aurais pas cru qu'on pût le voir ailleurs qu'en cale sèche. Erreur ; il assure la liaison entre la France et le Brésil et, il y a quelques jours à peine, Villa-Lobos, semblable à certains sorciers de l'Archipel malais, l'a fait apparaître à mes yeux dans le bassin de la place Saint-Michel, en face duquel nous philosophions.

Je tiens Villa-Lobos pour un type à la Jean-Jacques Rousseau, avec cette différence que, s'il proclame volontiers avec Rousseau que c'est la civilisation qui corrompt l'homme (qui corrompt l'art par contre-coup, car tant vaut l'homme, tant vaut l'artiste), il sait vraisemblablement un peu mieux la musique que Jean-Jacques et ne me paraît nullement qualifié pour rédiger les articles musicaux d'une encyclopédie, fut-ce le dictionnaire de l'Académie.

Villa-Lobos, Brésilien, compositeur de musique et péripatéticien à ses heures, n'a ni la barbe, ni les mauvaises habitudes de Socrate, mais il lui emprunte volontiers une de ses boutades favorites, que le susdit Rousseau a, soit dit en passant, si effrontément et si académiquement développée, à savoir : « Ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais rien... » Ce qui n'est pas du tout un aveu cynique d'ignorance, ni un propos de fausse modestie, mais plutôt un savoureux éloge de l'ignorance acquise. Autrement dit, un musicien peut apprendre tout ce qu'il veut à condition d'avoir la faculté de l'oublier au moment propice. Il se confirme ici que la création — tout court ou avec un préfixe favorable — n'est somme toute qu'une affaire d'inconscience temporaire.

— *En sorte que, m'a dit Villa-Lobos avec son accent tropical et inimitable, vous avez devant vous un musicien qui retourne à l'état sauvage. N'ayez pas peur : ça n'est pas méchant...*

Le diable sait pourtant si ce visage sculpté par quelque énergique ciseau, si ce noir regard plein de lueurs inquiétantes, si cette chevelure romantique (allons-y pour « romantique » !), si, enfin, cet aspect de Gorgone moderne qu'enveloppe un nuage de cigare...

— *Je rêve, en effet, de retrouver un jour l'ingénuité totale des chers sauvages de ma terre natale, parmi lesquels j'ai si souvent campé. Drôle d'idée ? Mais non... C'est cette ingénuité-là qui peut seule rapprocher l'artiste de Dieu en lui faisant remonter le cours de la vie antérieure jusqu'aux limbes de la création. La musique offre ceci de particulier qu'elle est une expression naturelle à l'homme; elle a certainement jailli de la poitrine du troglodyte avant le verbe le plus rudimentaire, forme articulée et artificielle de la pensée... Eh bien, chez mes Indiens du Brésil — ils sont au moins aussi sympathiques que le Huron de votre Voltaire — je crois bien que la musique est restée identique ou à peu près, dans sa forme et dans son esprit, à ce qu'elle était à l'aube de la race. Et ils ne connaissent pas leur bonheur : il n'y a jamais eu de théoriciens parmi leurs ancêtres, ni un Reber, ni un Dubois...*



Villa-Lobos

— Ainsi donc, vous avez pu recueillir de leurs lèvres mêmes le miel pur et natif de leur folk-lore...

— Certes, et je me suis bien gardé d'en user avec ce folk-lore comme la plupart des vulgarisateurs d'art populaire, qui affublent les chants qu'ils ont notés de toutes les conventions de l'harmonie traditionnelle. Il n'y a pas qu'au Châtelet qu'on voit des rois nègres coiffés d'un tube et habillés d'une paire de gants blancs...

— Vêtir ceux qui sont nus...

— Stylisation de Jardin d'Acclimatation... Il me semble qu'il faut tout simplement se pénétrer du folk-lore, l'articuler lentement à son propre idiome et ne le restituer sous sa forme stylisée qu'au moment où il se présente tout naturellement sous la plume avec la spontanéité d'une banale idée. Le degré d'intérêt de ce processus est fonction de la personnalité du compositeur. Aucun traité ne peut prétendre à faire une vérité dogmatique constante et universelle d'un phénomène qui est « a priori » soustrait à toutes les règles extérieures. Traiter un fait naturel, par ces règles, c'est le déformer jusqu'à l'arbitraire... C'est ici qu'intervient l'ingénuité du sauvage... A ce propos, il faut que je vous raconte une histoire...

Au cours d'une de mes expéditions, j'avais emporté un phonographe et quelques disques. Il m'était venu une idée diabolique : je voulais voir quel effet la musique du patrimoine européen produirait sur les Indiens. Arrivé dans une certaine tribu jusqu'où, j'en suis sûr, ces bienfaits n'avaient jamais pénétré, j'installe sournoisement ma machine et je lui fais jouer quelque chose de parfaitement consonant. Mes Indiens de hurler à la mort et de se ruer sur la divinité mécanique que j'ai eu toutes les peines du monde à protéger contre leur fureur... Mais non, vous vous trompez, ce n'est pas de ma boîte de Pandore qu'ils avaient peur, mais bien de la musique même qu'elle véhiculait. La preuve ? Quand le calme se fût à peu près rétabli, je fis tourner un disque de musique indienne recueillie dans une autre tribu avec laquelle celle-là n'avait matériellement pu avoir de contact. En bons sauvages, ils passent aussitôt d'un extrême à l'autre et ils se mettent à crier, à chanter, à danser, à prodiguer au phonographe toutes les marques extérieures du respect le plus religieux. Quand ils furent suffisamment exaltés, je poussai l'expérience à fond : et je remis le premier disque sur le plateau. Il y eut une seconde d'étonnement ; l'instant d'après le malheureux appareil n'était plus qu'un tas de bois et de ferraille... Comme le sauvage de la fable, les miens n'avaient pu supporter l'idée que la même bouche fût à même de souffler alternativement le feu et le froid... J'ai refait souvent l'expérience et les réactions que j'ai observées ont été presque toujours aussi concluantes, sinon violentes. Cela m'a coûté quelques phonographes, et aussi quelques guitares, car je me suis parfois servi d'une guitare, afin d'éliminer l'effroi résultant de la révélation des machines parlantes. Les successions d'accords consonants que je tirais de ma guitare recevaient un accueil décourageant, mais par contre mes improvisations sur des rythmes indigènes avaient le don d'exciter l'enthousiasme des Indiens... C'est un des plus beaux succès de ma carrière d'instrumentiste.

Plus j'y pense, plus il me semble que je suis bien un sauvage, moi aussi... Je ne suis pas éloigné de croire que la décadence de l'inspiration mélodique est la conséquence de la domination outrancière de tous les systèmes harmoniques, orthodoxes ou non. Je répudie la mélodie née de l'accord parfait, parce qu'elle n'a aucune espèce de caractère personnel ; de plus le « rubato » qu'elle met en œuvre est la forme de « maniérisme » la plus chère à la médiocrité musicale. La mélodie factice, fabriquée, est bien la pire des plaies de notre belle époque. Mais je la crois encore moins pernicieuse dans ses effets immédiats que ces espèces de cocktails qu'on compose maintenant avec des rythmes de « blues », de tangos et des mélodies populaires mélangées au petit bonheur ou dosées en vertu d'une formule. Je déplore d'autant plus ces succédanés si fort à la mode que nulle sincérité artistique ne préside à leur confection et qu'ils dénaturent le goût du public sous prétexte de musique « typique »... C'est encore de la vulgarisation, mais, cette fois-ci, admirablement organisée, commercialisée...

— Et selon vous, d'où vient le mal ?

— De la musique mécanique, qui inonde le monde entier de sous-produits du folk-lore comprimés en disques ou laminés en bandes.

— Ainsi donc vous seriez un adversaire des moyens de diffusion mécaniques ?

— Je ne suis l'adversaire de qui ou de quoi que ce soit. Mais j'imagine ce que sera

demain le monde musical... Je vois très bien dans les théâtres, dans les salles de concerts, dans les cinémas, bref partout où la « musique humaine » devient de moins en moins indispensable, des machines qui remplaceront les exécutants, des machines qui ne pourront être malgré tout qu'imparfaites et assourdissantes...

— On perfectionnera ces machines...

— *Le monde en sera-t-il plus beau, plus passionnant ? Qui est-ce qui se préoccupe de ce que les artistes, les créateurs peuvent penser de tout cela ? On leur demandera leur avis quand il sera trop tard. Car il me semble que, jusqu'à nouvel ordre, on aura toujours besoin d'eux, quand ce ne serait que pour alimenter les machines en musique. A moins qu'on n'ait déjà prévu l'avènement de la machine à fabriquer la musique... La passivité du public musical civilisé est légendaire; l'industrie l'a ébloui de miracles, il marche, il marche, et, derrière lui, les musiciens, les artistes, la critique marquent le pas. Ce public-là ne suit plus l'art, il suit le commerce et, pour des nécessités vitales, l'art ne veut plus être d'avant-garde... que de nom...*

— Vous êtes bien pessimiste...

— *Simple constatation, faite sans passion... Je mets à exprimer ce que je sens, ce que je vois, ma candeur de sauvage. Je suis sincère et, forcément, la sincérité est banale...*

— Elle est trop rare pour être banale...

Jules CASADESUS.

(1) Nous ne croyons pas utile, à la suite des deux récents festivals d'œuvres de Villa-Lobos, de rappeler ici par le menu les œuvres qui ont consacré ce compositeur à Paris. Nos lecteurs pourront se référer aux numéros du « Guide » dans lesquels ont été analysées les principales d'entre elles.